



**LE PÈRE JOSEPH WRESINSKI RENCONTRE
LE MOUVEMENT EUCHARISTIQUE DES JEUNES,
PARIS, 21 MARS 1982.**

On me demande de parler comme témoin. Tout d'abord, il faut savoir que je suis prêtre et parce que je suis prêtre, je fais partie de la grande famille de tous ceux qui pensent que les choses peuvent changer. C'est-à-dire : de la grande famille des croyants qui veulent que les choses changent comme Dieu veut qu'elles changent et comme Jésus est venu nous apprendre à les faire changer. Que ce soit des Juifs, des Musulmans, des Protestants, des Catholiques, un prêtre fait partie de cette grande famille des croyants, quels qu'ils soient.

D'autres part, le prêtre, c'est celui qui a découvert dans les paroles du Christ une raison de vivre. Un homme qui a trouvé quelque chose qui l'a poussé. C'est quelqu'un qui a été saisi par Jésus-Christ et Jésus l'a conduit. A moi il a dit : "Va, va au large, n'aie pas peur. Risque quelque chose. Va et jette tes filets. Ne calcule pas, ne fais pas de grande théologie, ni de philosophie, ni de politique, mais va au large et jette tes filets. Sois simplement un bon pécheur d'homme."

*

**

Aujourd'hui, je suis à l'aise avec vous parce que, depuis un an, vous avez ainsi été poussés par Jésus à monter dans un bateau et, pendant un an, vous avez réfléchi à bâtir un bateau neuf qui soit bien solide et bien beau. Quand j'ai appris ça, j'étais content, parce que, justement, moi, l'ordre que j'ai reçu c'est d'aller sur un bateau. L'Eglise, notre merveilleuse Église dont on ne devrait jamais dire un mot de travers, est la seule Église, le seul bateau qui ramasse tous les hommes quels qu'ils soient : riches, pauvres, sans moyens, intelligents, imbéciles, peu importe ; ils sont tous près de Dieu.

Cependant, quand j'ai reçu de Jésus, l'impulsion d'aller sur le bateau Église pour jeter mes filets, pour permettre à des hommes de se rencontrer, de se comprendre, de s'aimer, je me suis posé la question : "Qui seront mes compagnons ? Qui sera mon équipage sur ce bateau ?" Et le Christ m'a montré qui devaient être mes compagnons.

C'était Antoine, un garçon qui se cache parce qu'il a honte, parce que les petits camarades passent devant la maison et qu'il dit : *"Moi je ne veux pas que les copains connaissent où j'habite. Tout est sale. Les carreaux sont cassés. On a froid."* C'est aussi Jean qui dit : *"Le plus terrible ce n'est pas qu'on n'a pas à manger à la maison. Un jour il y en a, un jour il n'y en a pas, mais c'est pas grave. Le plus grave c'est quand je vais à l'école et que la maîtresse me donne des vêtements. Et les gens voient qu'on me donne des vêtements, alors je suis le pauvre devant tous les autres et j'ai honte. Je ne veux plus aller à l'école, parce que quand j'arrive, la maîtresse me donne un petit déjeuner parce qu'elle sait que j'ai pas mangé."*

Parmi ceux que Jésus m'a fait rencontrer sur la barque et dont il a voulu qu'ils fassent partie de mon équipage, il y a encore Georges. Il a 16 ans et il sort de l'école ne sachant rien faire, il n'a rien dans les mains, ne pourra jamais apprendre un métier, car il sait à peine lire et écrire. Quand il s'est présenté la première fois à un patron, tout le monde a ri car il ne savait pas écrire son adresse.

Ce sont eux, les compagnons que le Christ a mis dans ma barque et qui sont ceux qu'il aime le plus. Car le Christ a dit : "Ceux que j'aime le plus, ce sont ceux qui sont rejetés, mal aimés, mal connus". Mes compagnons sont aussi ces mères de famille qui se crèvent tous les jours pour élever leurs enfants et qui vont à l'assistante sociale qui leur dit : *M" ais madame, si vous aviez une meilleure conduite, si votre mari ne buvait pas, si vous aviez assez d'énergie pour le fiche à la porte..."*

Mon compagnon est encore cet homme qui n'a jamais pu apprendre un métier parce qu'il a pas réussi à l'école. Et lorsqu'il va trouver un patron, il ne sait rien faire et on le traite de fainéant. On dit : *"S'il veut trouver un travail, il pourrait en trouver"*, mais c'est faux, car il cherche tous les jours, mais personne ne veut de lui.

Mon compagnon, c'est aussi le père de cinq enfants qui boit parce qu'il est tellement misérable, tellement malheureux et qu'il a tellement honte de lui-même. Mes compagnons, ce sont ceux qui vont chez le curé, qui disent : *"Je voudrais que mes gosses fassent leur communion"* et le curé répond qu'il faut pour cela aller au catéchisme. *M" ais on est croyant chez nous"*, répondent les gens. *"Êtes-vous vraiment croyants ? Est-ce que vous venez des fois à la Messe ?"* demande le curé. *M" ais monsieur le curé, je ne peux pas, je n'ai pas les moyens, on habite loin, dans la cité de l'autre côté du chemin de fer !" - "Quoi, vous ne pouvez pas !"...*

Le bon curé ne se rend pas compte que si cet homme venait à l'église, il serait comme un pestiféré, on le regarderait ; il ne se sentirait pas chez lui. Au fond, ce n'est pas qu'on ne l'aime pas, mais on ne le connaît même pas. Parce que le curé de la paroisse n'est jamais venu dans sa cité qui est loin. Il n'a jamais allé le voir, ni voir sa femme et ses gosses.

Ces compagnons que le Christ a mis dans ma barque pour convaincre les autres hommes que j'allais rassembler, ce sont tous ceux-là, et je vous assure que c'est une merveilleuse barque qui va bien sur la mer, car ces compagnons que Jésus a mis à côté de moi, ce sont, contrairement à ce qu'on croit, des compagnons drôlement courageux. Des gens qui savent peiner, qui savent faire des efforts. Dans le monde de la misère, il n'y a jamais personne qui meurt de faim. Il y a toujours quelqu'un à côté qui va donner un morceau de pain, quel qu'argent. Il n'y a personne dans le monde de la misère qui est abandonné, car tout le monde rame pour aller très loin, pour jeter ses filets pour qu'aucun poisson ne soit laissé de côté.

Nous-mêmes avons tendance à faire comme Pierre, à tirer les poissons, à prendre les gros et à rejeter les petits à la mer. Mais dans le monde de la misère, on ne jette personne. Ceux qui rejettent, c'est ceux qui sont riches, ceux qui ont des gens de trop, ceux qui ne savent pas quoi faire de ce qu'ils ont. Dans le monde de la misère, on a tous besoin l'un de l'autre. On a besoin d'être frères. Bien sûr on se dispute, bien sûr on dit du mal les uns des autres. Comme partout, il y a des orgueilleux. Comme partout il y a des vaniteux. Mais au fond, dans le monde de la misère, c'est vraiment le monde de l'Église. C'est vraiment le monde de Jésus-Christ, car on a tellement besoin de s'aimer les uns les autres qu'on ne peut pas laisser quelqu'un de côté.

*

**

Maintenant, nous sommes là ensemble avec vous, les gars et les filles du MEJ., et nous nous demandons : est-ce que nous-mêmes ne rejetons pas quelqu'un ? Vraiment, est-ce que nous ne nous retirons pas de quelqu'un comme ça ? Est-ce que nous n'avons pas tendance à mettre des gens de côté, à les considérer comme des mineurs, des inférieurs ? Est-ce que nous ne sommes pas responsables qu'on ne s'aime pas davantage dans la classe, dans la cour, au catéchisme ? Est-ce que vraiment, nous sommes dans la barque de l'Église ? L'Église des pauvres, des misérables, des mendiants, des pauvres types ? Ceux-là sont de vrais fils de Dieu. Les autres - et c'est d'ailleurs l'Église qui le dit - doivent leur ressembler, être comme eux, simples de cœur.

*

**

Voilà le témoin que je suis. Mais vous aussi vous pourriez être des témoins. Car le 15 mai à Bruxelles, 10.000 membres de l'Église vont se rassembler. Il y aura les plus pauvres, les vrais membres de l'Église, pas des membres rabougris, des à-côtés, et puis il va y avoir des gars et des filles qui vont venir pour les soutenir, qui vont dire : *"Nous, on est là pour ramer avec ; nous, on peut bâtir un bateau tout neuf et tous ceux qui seront dedans seront des gens formidables parce qu'ils auront appris à aimer les autres, à respecter les autres."* Il y en aura 10.000 de ces vrais fils de l'Église, de ces vrais fils de Dieu, des très pauvres et ceux qui ne le sont pas. Et je pense que vous du MEJ., vous pourriez envoyer une délégation à Bruxelles. Des filles et des gars du MEJ. qui viendraient pour dire : *O" n est là à côté de vous, pour ramer avec vous. Nous voulons vous aimer, nous pouvons vous défendre. Quand on dira du mal de vous, nous dirons que ce n'est pas vrai."* Qu'en dites-vous, d'être vingt, cinquante ou même cent du MEJ. à venir à Bruxelles. Ne serait-ce pas formidable ? (...) Il y aurait une quinzaine, une centaine des jeunes du MEJ. à côté de tous ceux que les gens montrent du doigt, de tous ces gars et ces filles mal aimés, pour leur dire : *"On est à côté, on va ramer ensemble."* C'est cela, l'Église des pauvres et de tout le monde, et ça changerait tout. Ceux qui ne peuvent pas venir, ils pourraient d'ailleurs aider d'autres à venir, faire des collectes, des autocollants, des petits travaux pour aider ceux qui iront là-bas, de façon que le 15 mai, ce soit vraiment l'Église de Dieu, l'Église des pauvres, l'Église de la misère, l'Église de **tous**. Et vous aussi, que vous soyez là-bas ou non, vous seriez parmi les rameurs.

Pour ceux qui ne peuvent pas venir, il y a encore une autre chose à faire : aimer les autres, aimer les camarades, aimer la communauté qui est là, aimer ceux qui sont à côté de soi, à l'école, au catéchisme, au MEJ. et ailleurs. Les aimer... Ensemble nous formons l'Église des pauvres, l'Église de Dieu, la vraie, la merveilleuse Église. Voilà ce que je voulais vous dire
(...)

*

**

On m'a dit que vous avez bâti une baraque et peut-être l'avez-vous conçue comme celle d'Antoine et devant laquelle vivaient ses parents ? Une baraque que les parents avaient accolée à leur habitat. C'était une baraque construite de bric et de broc, avec du carton, du bois, de la ferraille. C'était une vraie petite baraque dans laquelle il y avait un matelas. Antoine y couchait de temps en temps. Je voulais lui envoyer quelques meubles pour lui faire plaisir. Mais quand j'ai voulu les lui apporter, j'ai appris que la baraque avait été détruite parce qu'il s'était dit : *"C'est pas la peine d'avoir une baraque, puisque personne ne m'aime et personne ne vient me voir."*

Je crois que c'est la grande leçon que nous a donné Antoine, car à quoi ça sert d'avoir des jouets, d'avoir une belle bibliothèque, d'avoir des beaux vêtements, si ça sert à soi tout seul, si ce n'est pas ouvert aux autres, si ce n'est pas pour partager ? A quoi ça sert, si d'autres à la maison n'ont pas d'amis qui viennent les aimer, partager avec eux ce qu'ils ont ? Cela ne sert à rien ! C'est la grande leçon qu'Antoine nous a donnée.

Sur Antoine j'ai écrit un poème que j'ai envoyé à une centaine de gens pour qu'ils lui envoient un message d'amitié. Des choses comme ça, je pourrais en raconter beaucoup. Il n'y a pas un seul enfant dans la misère qui n'ait pas une chose à nous apprendre, à nous faire découvrir. Je pense à Georgette qui, la nuit, avait été obligée de jeter à la figure de son père une boîte de sardines pour que son père la poursuive et ainsi, ne continue pas à battre sa mère. Et le lendemain, elle ne pleurait pas. Elle avait créé la paix chez elle en se mettant elle-même dans la bagarre pour obliger son père à respecter sa mère. Ce que m'a appris Georgette, c'est que lorsqu'on a un grand coeur, on est toujours faiseur de paix. (...)

*

**

Quand on a un idéal au cœur, on n'est pas malheureux. Mais quand cet idéal est partagé avec les pauvres, alors c'est la grande joie. Quand j'entends les prêtres et les religieuses dire qu'ils sont malheureux, je ne comprends pas. Comment est-ce possible, puisqu'ils ont le Christ, puisqu'il ont les pauvres ? Que leur faut-il de plus ?

Je vais vous dire une chose en confidence ? Quand je suis devenu prêtre, ce fut à cause d'un autre prêtre. On est toujours prêtre à cause d'un autre prêtre ; on est toujours religieux à cause d'un autre religieux ; on est toujours militant à cause d'un militant. Et quand on dit dans l'Église qu'il n'y a plus de vocations, alors il nous faut nous mettre à demander pardon au Bon Dieu, parce que si il n'y a plus de vocation, c'est parce que nous n'avons pas des têtes à donner envie d'avoir une vocation. Là, nous pouvons demander pardon à Dieu, nous les prêtres et les religieuses !

Ma mère était la femme la plus pauvre du quartier. Une femme qui se donnait beaucoup de mal pour nous élever. Nous ne mangions pas du tout à notre content. Ma mère, elle se privait continuellement pour nous élever tous les quatre. Elle avait été abandonnée par son mari. Je respectais beaucoup ma maman parce qu'elle était très fière. Ma mère n'était pas une femme qui aurait accepté qu'une assistante sociale vienne chez elle, s'occuper de nos affaires. Elle n'aurait jamais accepté que le Secours Populaire ou la Croix Rouge se mêlent de ses affaires. C'est clair, ma mère était une femme très fière, une très grande dame.

Plus tard, il y avait là un curé, le curé de la paroisse, le Père Douillard qui est devenu évêque. Et Monseigneur Douillard venait deux fois par an voir ma mère. Il ne venait pas pour lui raconter des histoires ou parler de politique ; il venait voir ma mère pour lui parler de Dieu. Il venait à l'occasion de sa fête à lui et il venait à l'occasion du denier du culte. Il venait demander quelque chose à ma mère et moi, je me rappelle, avec ma mère dans la soirée nous préparions des paquets de cigarettes parce que le curé fumait. On s'arrangeait ainsi tous les ans. Et ma mère était regonflée pour des semaines, à cause de ce prêtre qui venait la voir, non pas pour lui demander : "Qu'est-ce que je vous donne ?" mais pour lui donner son cœur et lui partager sa foi, tout simplement.

Et moi qui étais gamin, je regardais cela et je me disais : *"Je voudrais bien, moi aussi, quand je serai grand, avoir pour mission d'aller voir comme ça des gens malheureux, comme le Père Douillard, et de leur apporter de la chaleur au cœur."* Puis à l'âge de 18 ans, j'ai rencontré la J.O.C. et là aussi, j'ai rencontré un prêtre. Un prêtre ouvrier très profond. Cet homme m'a respecté. J'avais été dans différents groupes de jeunes, mais nulle part on m'avait dit : *"Tu sais Joseph, tu vaux les autres."* Ça m'a fait un choc. J'aurais voulu avoir ce prêtre toujours auprès de moi. C'était le Père Gerbaud de Nantes. Et je me suis dit à nouveau que je voulais, moi aussi, être prêtre.

Alors j'ai demandé, j'ai écouté et les autres m'ont appris des choses. Ainsi j'ai découvert une chose très importante : "Jésus n'est pas mort, Il est ressuscité. Mais est-il ressuscité comme un homme riche, comme un homme puissant, comme un homme qui a eu des succès ? Non ! Il est ressuscité comme un pauvre. Et à chaque fois que quelque part, il y a un pauvre qui pleure, il y a Jésus-Christ qui pleure. Quand quelque part, il y a un pauvre qui a faim, c'est Jésus-Christ qui a faim. S'il y a quelque part un homme en prison, Jésus-Christ est en prison. Quand on injurie un pauvre, on crache au visage de Jésus Christ. Toute sa vie entière est aujourd'hui dans son éternité et dans son Église, et pourtant elle dure aussi dans les plus pauvres parmi nous.

*

**

Vous n'allez pas me dire que vous êtes responsables de ce gosse qui habite dans un bidonville aujourd'hui, à Haïti, et qui ne saura jamais lire et écrire ; que vous êtes responsables de cette petite fille dans un bidonville à Abidjan et qui sera toute sa vie une pauvre petite

esclave. Vous ne pouvez pas être responsables d'eux, ici et maintenant. Sauf pour une chose : nous oublions trop que la prière est quand même la solution absolue, la plus efficace de toutes. Vous n'avez pas le droit de vous endormir avant d'avoir rencontré Dieu ; de vous endormir sans avoir prié pour ces millions et ces millions de gars et de filles qui non seulement ont faim, mais qui, à cause de leur misère, jamais ne pourront être des hommes et des femmes respectés.

Vous ne pouvez pas prier du plus profond de votre cœur, ce soir, sans penser à ces mamans qui non seulement ont été abandonnées par leur mari, qui non seulement ne trouvent pas de quoi manger, mais qui sont reçues dans les œuvres de charité, les services sociaux, et qui sont considérées comme des rebuts que l'on méprise, que l'on piétine. Vous ne pouvez pas ne pas prier pour ces mamans, et prier aussi pour ceux qui les piétinent d'ailleurs. Je crois que la grande prière à faire ensemble en pensant au Christ, c'est le *Notre Père* qui est vraiment la prière des pauvres. Quand vous priez, mettez-vous à genoux pour prier. Car c'est le Christ et le pauvre qui prient à travers vous.

*

**

Il y a bien d'autres choses que vous pouvez faire, mais je ne vous connais pas assez pour vous les dire toutes. Je sais que, par exemple, aujourd'hui, en France, il y a des milliers de filles et de gars de votre âge qui font des petits parachutes dans lesquels ils vont mettre un mot d'encouragement, d'amitié, d'amour, et ces dizaines de milliers de parachutes seront lâchés à Bruxelles. Il y aura des milliers de parachutes qui descendront du ciel et ce sera l'amitié, l'amour descendus du ciel. Il y a aussi des gars et des filles de votre âge qui m'écrivent régulièrement et qui disent : *"Voilà ce qu'on a fait. C'est le moment de Pâques. Alors nous allons faire quelque chose, nous allons essayer de trouver, dans notre école, la fille qui est la moins aimée, le garçon qui est le plus méprisé, et puis nous n'allons pas faire des histoires, pas faire quelque chose de public pour les faire remarquer. Nous allons simplement leur montrer notre amitié pour qu'ils aient chaud au cœur."* Il y a mille choses que vous pouvez faire. L'amour invente tout, de toutes les manières. Priez, faites des parachutes, inventez des trucs, voilà !

*

**

Il y a aussi vos parents. On est dans une société où les enfants ont à être l'avenir du monde, la paix entre les hommes. N'hésitez donc pas à amener vos parents à réfléchir sur le sens de votre vie, sur leur vie et sur la vie des autres. Mais si vous aimez vos parents, si vraiment vous les respectez et si vous voulez aider la société à changer, il faut que vous commenciez par vous changer vous-mêmes. Que vous soyez moins égoïstes sur les bords, que vous soyez moins exigeants. *"Maman, j'veux ci, Papa, j'veux ça..."* Ça, c'est de la sottise. Ce n'est pas digne des fils de Dieu. Ce n'est pas digne des frères et des sœurs des pauvres. (...)

*

**

Il y a une chose que vous devez savoir et ne pas laisser sortir de votre tête : si la misère existe, c'est parce que nous le voulons bien. Si la misère existe, c'est parce que le gouvernement le veut bien. Si la misère existe, c'est parce que les Églises aussi, l'acceptent. Mais la misère, c'est une malédiction et Dieu ne veut pas la malédiction. Dieu n'a pas maudit le monde ! Et des gens qui prennent les miséreux comme des maudits de Dieu, nous n'avons pas le droit de l'accepter. Dieu ne le veut pas.

Père Joseph Wresinski